

LE JOUR, 1946
01 MARS 1946

CHOSSES D'ESPAGNE

« Il n'y a plus de Pyrénées ! » Non ! Elles sont encore là. On n'a jamais autant constaté leur présence. Et la vérité diffère toujours d'un côté des montagnes à l'autre.

Les voisins de la France les plus intimes sont en conflit d'idées avec les Français. Pour les amener à résipiscence, les Français ferment la frontière. Et, chez les Espagnols, ce sont des mesures idoines de contrôle et de force.

Il serait vain de le nier : l'Espagne reste dans sa majorité royaliste. Les caballeros sont tous pour Don Juan et, d'après ce qu'on nous rapporte, le petit peuple aussi ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de républicains en Espagne !

Le général Franco irrite les « Démocraties » à cause du passé qu'il traîne après lui. Il fut longtemps d'une autre école ; peut-être l'est-il encore ! Mais les Espagnols ont toujours mis leur honneur à faire chez eux ce qui leur plaît. Ils souffrent mal que de l'extérieur on intervienne de trop près dans leurs affaires et qu'on les régente.

Depuis l'abdication d'Alphonse XIII, c'est-à-dire depuis une quinzaine d'années, la péninsule a connu des aventures cruelles. On souhaite maintenant que le malheur des Espagnols cesse, qu'ils rentrent dans la liberté et dans l'abondance, enfin qu'ils respirent.

Jusqu'ici, Franco eut-il voulu démissionner, la Milice l'en eut empêché. La Milice qui le soutient et qui le tient est la maîtresse incontestée de l'Espagne ; elle y fait la loi aux Espagnols et à Franco ; sans elle, rien qu'à cause des difficultés économiques et des contraintes, l'édifice se fut depuis longtemps écroulé.

L'Espagne est depuis deux ou trois ans en état de disette ou presque ; elle souffre d'une sécheresse mortelle. Et ses villes où le courant électrique est distribué parcimonieusement, où faute de carburant, la circulation automobile est réduite à peu de chose, ses villes illustres ressemblent à des villes mortes.

Ici, nous aimons l'Espagne. Elle a pour nous quelque chose de chaud, d'attirant et de doux. La langue des Maures y chante dans les noms des fleuves et des villes ; l'olivier et la vigne y croissent dans un sol âpre et dur ; et l'oranger couvre du parfum de ses fleurs la mer occidentale jusqu'aux Baléares. Ici nous aimons l'Espagne à peu près sans réserve ; et, sans nous arrêter à des accidents politiques, nous nous attendrissons sur son sort. Il suffirait d'ailleurs, pour s'émouvoir et se passionner, de relire les pages que Barrès écrivit sur Tolède ; de se souvenir du Greco ; de respirer enfin la spiritualité infinie qui monte des climats espagnols.

Nous ne pensons pas que les Puissances aient, envers l'Espagne, l'objectivité qu'elles devraient avoir. Dans leurs efforts et leurs contraintes, elles devraient mieux dominer des colères sentimentales et se souvenir que l'Espagne fut neutre durant la guerre ; d'une neutralité aussi

bienveillante ou malveillante qu'on voudra ; mais d'une neutralité qui sauva, malgré tout, l'Afrique et qui valut peut-être aux démocraties la victoire et le salut.

On voudrait voir la France aussi calme en cette circonstance que l'Angleterre ; et les Français se souvenir que leur avenir (et celui de l'Europe) se joue partiellement, au-delà des Pyrénées.